

sommes loin du réalisme en peinture comme en littérature, les mots, les séquences de mots, leur sonorité deviennent bien plus importants que la réalité de l'action au point que parfois même, nous dit G.S., « le signifiant l'emporte sur le signifié ». Contre SARTRE, les travaux des formalistes russes (TYNIANOV, CHKLOVSKY...) auxquels Cl. SIMON se réfère n'y sont pas pour rien... Bien plus encore, l'idée même de « *re-présentation* » est bannie. Pas question de suivre la leçon du fameux peintre APELLE (IV^e avt J.-C.) vanté par PLINE L'ANCIEN qui est longtemps resté la référence (même finalement pour VERMEER et d'une certaine façon jusqu'à S. DALI qui a pu s'en inspirer dans la folle précision de son néoclassicisme), car en peinture comme désormais en littérature avec le nouveau roman, il s'agit de « *production et non de reproduction* » (Cl. S.), la fiction étant plus importante pour faire œuvre que la « ressemblance ».

Ce petit ouvrage, qui comporte une autre conférence tout aussi remarquable sur « *L'homme élémentaire* », l'homme et son corps (tout « psy » devrait la lire : « *rien qu'un sac, ... rien que le ténébreux entassement de quatre vingt dix kilos de viscères, d'organes, de membranes, l'obscur dédale de canaux pompant et refoulant sans trêve... faute de quoi, rien que quelques instants, le sac, l'enveloppe s'affaisserait, ni plus ni moins qu'une outre vide...* »), est à recommander vivement pour tous ceux qui auraient besoin d'une introduction savante mais très accessible à l'œuvre de Cl. SIMON. Car, outre sa connaissance exhaustive de l'œuvre de Cl. SIMON, l'écriture de G. SALGAS est limpide ce qui lui permet d'aborder les complexités de Cl. SIMON sans noyer son lecteur dans des considérations abstraites. Elle est aussi très proche de celle de Cl. SIMON au point que s'il n'y avait les *italiques* des citations on pourrait confondre les propos de G.S. avec ceux de Cl. SIMON lorsqu'il tente de s'expliquer sur son art. C'est peu dire...

Patrice Belzeaux

Serge BONNERY : *Triptyque pour Claude Simon. Tentative de reconstruction d'une lecture des Géorgiques*. Coll. Pisolabi. Libre d'Arts Torcatis éd. Perpignan, 2013.

Ce petit ouvrage de la sympathique collection de la Librairie Coste Torcatis de Perpignan déploie un des livres les plus fascinants de Claude Simon : *Les Géorgiques*. Six ans de labeur, 1500 feuillets de notes préparatoires, de travail « *la main à la plume* » pour forger *Les Georgiques* paru en 1981 soit quatre ans avant le prix Nobel de Cl. SIMON (1985). C'est dire ce que ce roman a demandé d'efforts et de luttes contre le doute pour « *le faire* ». Serge BONNERY, grand connaisseur de l'œuvre de Cl. SIMON en trois courts

chapitres de son petit opusculé, nous le fait toucher du doigt. Si son premier chapitre est une sorte de présentation générale bien nécessaire pour chacun de nous (dans le roman de Cl. SIMON, trois histoires singulières s'entrecroisent dans des temps et des lieux très différents que seule l'écriture permet de rassembler, faisant implorer le temps chronologique et l'unité de lieu), le deuxième et le troisième, tout à fait remarquables, méritent toute notre attention.

Dans le 2^{ème} chapitre S.B. récolte tout ce qui peut être noté par Cl. SIMON lui-même et ses commentateurs sur l'acte d'écrire. A commencer par la place prépondérante, à l'instar de PROUST, de la description où vont se loger les plus infimes choses qui se passent là dans ce temps de l'écriture, une feuille d'arbre qui tombe, la (sa ?) main qui écrit, qui recèlent l'essentiel de la Beauté. Evidemment, contre tant d'autres, comme A. BRETON qui dénonçait l'usage sans goût des « cartes postales » que les écrivains finissaient toujours par « refiler » aux lecteurs... Or Cl. SIMON dans son discours de Stockholm le redit nettement : « *non pas démontrer mais montrer* » la Beauté là où elle se cache : dans l'infime et dans ce qu'on ne voit habituellement pas. C'est la seule intention de l'auteur devenue exigence irremplaçable. Pour le reste Cl. SIMON, nous montre S.B., a fait sienne la réponse de Paul VALÉRY qui : « *n'a pas voulu dire [en écrivant], mais voulu faire* », ajoutant : « *c'est cette intention de faire qui a voulu ce que j'ai dit* ». Pour Cl. SIMON, il n'y pas d'autre possible. « *Faire* » en grec est *poiein* qui a donné *poème*. « On n'écrit pas un poème, on le fait » souligne S.B.. Et MALLARMÉ : « *chaque fois qu'il y a effort de style, il y a versification* ». La contrainte aide à la création. Chemin qu'a pu prendre jusqu'aux limites, G. PEREC, l'auteur de *La vie mode d'emploi*. Et cela se fait à la main, en malaxant la matière des mots, en se battant avec les mots, la langue et sa syntaxe. Le texte seul et la main donc. « La main organe de transmission (et non le sexe), la main par où la vie passe » ajoute S.B.. On se souvient alors de la main du sculpteur, RODIN, MAILLOL, ou encore CHILLIDA qui dessina des mains parmi les plus belles et qui façonna ses « Peignes dans le vent » pour San Sebastian au Pays Basque, sorte de monumentales ferrures qui ouvrent leurs trois doigts face au vent de l'horizon marin... Claude SIMON ne croyait pas à l'inspiration mais au travail. Ce qui n'empêche qu'il écrit avec ce qui vient là de ce qu'il voit, entend, ressent au moment de l'écriture comme « basse continue » à laquelle se mêlent l'histoire en cours et les réminiscences, les accidents de la mémoire, les confusions, les trous... La temporalité vole donc en éclat, emportée par le présent dans une phrase qui *ordonne tous les sentirs* dans les mots : les mots travaillés, biffés, ciselés, ajustés les uns aux autres pour le meilleur équilibre de l'ensemble. Telle est l'écriture, une tâche, « *un travail dans et par la langue* » qui fait exister des objets qui « *n'existent nulle part ailleurs que dans la langue* », dans « *le sein maternel de la langue* ». Pour S.B. la main est toujours convoquée,

pour écrire, pour lire et pour lier. La main épouse le regard pour dire l'indicible de l'image et imager ce que ne peuvent dire en eux-mêmes, les mots. Mais depuis RIMBAUD (*Une saison en enfer*) nous savons que « *la main à plume vaut la main à charrue* ». La littérature peut tout désormais même écrire la terre (HÉSIODE, THÉOCRITE, VIRGILE...). Les hommes des *Géorgiques* sont dans la terre, dans la préoccupation de la terre de la propriété, dans la boue les tranchées, dans la mort qu'on enterre, dans le mort qui se putréfie, se décompose, se confond à la terre. Terre dévoreuse qui « *happe le temps* » dans un temps plus vaste : les jours et les nuits, les saisons. On pense à la *Longue Durée* de F. BRAUDEL. Mais bien plus, le temps n'a plus de prise face à la terre sur laquelle grouille un mouvement perpétuel d'histoires individuelles mêlées, « *enchevêtrées, se nourrissant et s'éclairant mutuellement* » dans la guerre (S.B.). *Les Géorgiques* c'est le roman de « *la totalisation accomplie* » dira Lucien DALLENBACH en ce qu'il reprend, réactive, régénère les thèmes déjà traités dans les autres romans de Cl. SIMON. C'est une œuvre « *aux résonances telluriques* », « *obsessionnelle* », « *roman de la guerre contre La guerre, de la révolution pour La révolution* » comme espoir (S.B.) mais incertain. Car qui pourrait savoir ?

« C'est un livre comme contrepoids à *l'inpaisable malédiction*. »

Tout est dit dans ce petit essai de Serge BONNERY, en peu de mots. A sa lecture on sent que le lecteur des *Géorgiques* est submergé, emporté par tant de science de l'écriture pour la vie et ce qu'elle charrie d'horreurs et de destinées singulières mêlées aux grandes convocations de l'Histoire. Il nous le confiait en début, dans son premier paragraphe : « J'ai voulu habiter ce livre, l'emporter partout avec moi [...] mais c'est ce livre qui m'a habité, pris, jeté dans les wagons à bestiaux où tant furent entassés numérotés, séparés, dé-nommés pour finir assassinés, c'est ce livre qui m'a poussé vers les soldats conduits au sacrifice par des états-majors imbéciles, sous les vivats inconscients de la foule [...]. Ce livre qui m'a heurté, bousculé, piétiné, poussé hors de mon champ de vision [...]. Ce livre m'a tordu dans tous les sens [...] et dire que je le voulais mien. »

Patrice Belzeaux